

tirerait point d'un mauvais pas, soyez-en sûr ! Avec ça, je ne crains rien !

Diable d'homme ! Il devenait éloquent, l'oncle Ben, dont on n'entendait la voix d'ordinaire que pour les commandements.

Il tourna le dos à ses interlocuteurs stupéfaits, et continua son chapelet.

Le soir était venu. Les ombres épaisses jointes au bouleversement maritime, ne nous permettaient plus de nous voir entre nous.

La tempête continuait. Une vague énorme couvrant le pont, enfonça les planches de l'écoutille et, dégringolant de là, vint briser à l'entrepont la porte de la place décorée du titre de salon. Près de laquelle l'oncle Ben, pour nous rassurer, s'était assis le plus commodément possible, les pieds étendus sur une chaise. L'eau, s'engouffrant, faillit le renverser.

— Nous sombrons ! fut le cri qui nous échappa.

L'oncle Ben, se secouant comme un barbet :

— Ce n'est rien, monseigneur ; n'ayez pas peur, messieurs. Jusqu'à présent, nous ne courons aucun risque.

Remontant sur le pont, il écouta encore. Un officier, arrivé avec lui et croyant le mettre en défaut, lui demanda :

— Mais où sommes-nous donc, ici ?

L'oncle Ben écouta quelques secondes avec une profonde attention :

— Nous sommes à vingt lieues environ de Ship Harbor, répondit-il ; si ce vent ne diminue pas bientôt, nous serons jetés sur les côtes de la Nouvelle-Ecosse, et alors...

— Alors ? dit l'anglais.

— Alors, ce sera fini de nous ! dit l'oncle Ben.

Et, sans plus paraître s'inquiéter que précédemment, il redescendit auprès de nous.

C'était notre premier jour de tempête ; on sait que les tempêtes durent parfois, en ces régions, deux et trois jours. Pour le moment, la nôtre ne diminuait pas, loin de là ! Et le navire avait beau obéir au gouvernail, le vent chassait vagues et bateau vers la terre.

Vous me croirez si cela vous convient, mais il n'en est pas moins vrai que cela vous fait une singulière impression de vous penser à tout instant (et cela durant des heures) sur le point de faire le plongeon définitif ! Si nous supposions nos derniers moments arrivés, — pour la troisième fois au moins — je vous dirai que l'oncle Ben était d'un calme, oh ! mais d'un calme repoussant, tant ce calme me révoltait ! Vous allez me dire : " Mais vous ne priez donc point ? " Eh ! oui, nous prions ; mais la nature humaine est là. Il n'est pas donné à tous d'être marin ; et, tout en s'en remettant à la Providence, il peut vous arriver des serremments de cœur en songeant aux parents. Il est permis de pleurer — jamais de désespérer ! — je pleurais : était-ce mal ?

Oh ! ces angoisses, ces douleurs, ces larmes d'un père et d'une mère chéris en apprenant la mort d'un de leurs enfants ! Savez-vous ce que c'est que la douleur, les larmes d'un père vénéré, d'une mère bien-aimée ? Avez-vous vu pleurer les vôtres ?... O larmes, dont la moindre devrait être noyée dans un flot de notre sang ! larmes qu'il faudrait essuyer chacune par mille baisers où l'on mettrait tout son cœur !... Et pourtant... et si, par malheur, l'enfant avait provoqué, par sa manière d'être, quelqu'une de ces larmes de chagrin ?...

L'oncle Ben est revenu plus soucieux de son voyage sur le pont. Sa préoccupation ne m'échappe pas, je le questionne à part.

— M. l'abbé, me dit-il, vous êtes prêtres, vous autres ; on peut vous parler franchement. Si le vent ne tombe ou ne tourne, dans trois heures au plus nous serons anéantis ! Priez la douce Vierge et la bonne mère sainte Anne.

Il tourne les talons, me laissant en de nou-

velles transes. Jusqu'ici, c'était nous qui croyions à la mort : à présent, c'en était l'annonce officielle. Les terreurs sont loin d'être les mêmes dans ces deux cas : dans le premier, il y a un espoir invincible, surmontant toujours ce que nous appelons improprement notre désespoir. Mais, dans le second, c'est l'enlèvement de cet espoir ; c'est un voile que l'on arrache de notre esprit et nous l'obscurcissait : alors les angoisses, les affres réelles d'une réelle agonie !

Je vous fais grâce de nos terreurs. Arrivant à l'instant fatal, je vous dirai simplement que l'oncle Ben se mit à genoux, et, de sa voix mâle, calme, ferme, il promit un pèlerinage au sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré. Inutile de vous dire que nous nous joignîmes à sa prière, nous essayant à avoir sa foi ; car à peine se relevait-il, il nous disait de son air calme qui, maintenant, était un calme reposant :

— Monseigneur, messieurs, vous allez voir que la Bonne Mère et la sainte Vierge vont nous changer ça : elles ne pourraient résister aux prières d'un évêque, de prêtres qui les font connaître et aimer. Vous allez voir ça !

Dans son humilité, il se comptait pour rien, ce bon oncle Ben, quand nous, nous ne comptions que Monseigneur et lui.

Il avait prédit ; une demi-heure environ se passa, vent toujours de même violence, mais sautant brusquement du nord-est au nord, inclinant à l'ouest et revenant au nord-est pour se fixer définitivement au nord-nord-ouest. Nous étions sauvés ! Bientôt, les longs mugissements se firent à intervalles de plus en plus éloignés ; les vagues s'abaissèrent ; le ciel montra un espace bleu, l'espoir rendait nos cœurs débordants de joie et de reconnaissance envers la douce Etoile des Mers, envers la Bonne sainte Anne. Les officiers anglais ne ricanaient plus.

Tout reprit un aspect tranquille ; notre fin voilier déploya ses grandes ailes toutes frémissantes encore, comme si elles eussent conservé la crainte du danger couru. Nous avions dépassé Halifax de 75 à 80 milles sous l'effort de la tempête. Le reste de notre voyage, semblait-il, devait s'accomplir sans nouvel incident...

Le vénéré prêtre s'était tu — je l'écoutais encore. — Levant le regard sur lui, je le vis plongé dans ses réflexions : revivait-il ce temps ?... Revoyait-il l'oncle Ben ?.....

Après quelques minutes du plus profond silence interrompu seulement par le mouvement régulier et cristallin d'une petite pendule placée sur la bibliothèque en face de moi, je me hasardai à demander :

— Votre traversée s'effectuait-elle, M. l'abbé, dans de bonnes conditions à partir de cette tempête ?

— Je vous en dirai la suite plus tard : attendez patiemment et rappelez-moi ma promesse, me répondit-il.

Je suis donc forcé, aimables lectrices, bienveillants lecteurs, de vous dire comme les feuilletons : *La suite au prochain numéro !*... si cela ne vous ennuie pas trop.

Ermin Picard

En religion plus qu'ailleurs, on n'a rien si on n'a pas pour soi les femmes — RENÉ DOUMIC.

Dans les grandes circonstances, un rien a toujours décidé des plus grands événements.

— NAPOLÉON I^{er}.

LA FÊTE DE LAVALTRIE

(Voir gravures)

Les paroissiens de Lavaltrie conserveront un souvenir impérissable de l'imposante démonstration qui eut lieu, en cette paroisse, mardi, le 20 août dernier. A cette date, les citoyens de Montréal, né à Lavaltrie, faisaient cadeau à l'église paroissiale d'un superbe monument, en marbre, élevé à la mémoire de feu M. l'abbé Marcotte, leur ancien curé.

Ce monument est appuyé au mur de l'église, dans la chapelle Saint-Joseph, à droite du sanctuaire. C'est M. l'abbé Huet, curé de la paroisse, qui a dévoilé le marbre funéraire. Il a fait avec éloquence le panégyrique du vénérable défunt, a retracé les époques les plus importantes de la vie de ce saint et zélé pasteur ; puis a remercié les enfants de Lavaltrie de la générosité et du dévouement dont ils ont fait preuve en dotant l'église de ce beau monument.

A cette occasion, l'église, le presbytère et toutes les maisons étaient magnifiquement décorés de drapeaux et de banderoles. Les rues du village étaient aussi pavoisées et décorées avec goût. Toutes les paroisses des comtés de Berthier et de l'Assomption étaient largement représentées à cette belle fête.

A onze heures, un service fut chanté par M. le grand vicaire Bourgeault, un enfant de Lavaltrie, pour le repos de l'âme de M. l'abbé Marcotte. Les citoyens de Montréal y assistaient en grand nombre.

Nous regrettons de ne pouvoir publier, faute d'espace, tous les portraits des principaux organisateurs de cette belle fête, dont voici les noms : Président, M.-L.-Conrad Pelletier, C.R., M.P. ; trésoriers, MM. L.-Ovide Héту, et l'échevin G. Reneault ; membres adjoints du comité : MM. Anselme Labrecque, négociant ; Jean-Louis Pelletier, négociant ; Louis Perreault, négociant ; Clément Robillard, négociant ; Henri Saint-Pierre, négociant ; Pierre Giguère, bourgeois ; Joseph Pelletier, bourgeois ; George-A. Lacombe, médecin ; Isidore Laviolette, médecin, tous de Montréal.

CARNET DE JEUNESSE

Nous détachons du *Carnet de la Jeunesse de Bismark*, les pensées suivantes. Elle datent de 1835 (Bismark avait alors dix-neuf ans).

Dans le tête à tête, une femme parle haut à l'homme qui lui est indifférent, bas à celui qu'elle est près d'aimer, et garde le silence auprès de celui qu'elle aime.

On entend souvent le riche dire au pauvre : " Je n'ai pas de monnaie ". Un grand esprit, dans certaines réunions mondaines, en dit autant par son silence.

Les sages, comme les chronomètres, ont sur eux-même l'appareil qui sert à les régler et à les remonter ; les autres, comme les anciennes montres, ont besoin d'une clef étrangère.

La mauvaise compagnie est comme le chien, qui salit celui qu'il aime le mieux.

Quand on demande à un homme la date de sa naissance, il vous indique l'année ; une femme, seulement le jour de la semaine.

En parcourant un livre de médecine on s' imagine avoir toutes les maladies qu'il décrit ; de même en lisant l'ouvrage d'un moraliste on découvre tous les travers qu'il signale.... mais chez les autres.

PRINCE DE BISMARCK.